

LA CRUCHE DE NACRE

LÉGENDE DES ANTILLES

I



Il y a bien longtemps, à la Guadeloupe, qui est, comme vous le savez, chers enfants, une des colonies françaises les plus belles et les plus riches, deux sœurs de race noire avaient toujours vécu ensemble de bon accord. Toutes les deux étaient veuves, toutes les deux mères d'une fille. Leur fortune était médiocre; mais la petite maison, le jardin et le champ de cannes à sucre qu'elles possédaient suffisaient amplement à tous leurs besoins.

Un matin, après une courte maladie, l'une des deux veuves mourut et laissa son orpheline aux soins de l'autre. Mais celle-ci fit bientôt une différence entre sa fille et sa nièce. La pauvre Noémie, c'était son nom, se vit peu à peu traitée bien cruellement par sa tante et par sa cousine, qui en firent leur servante, une autre Cendrillon. Un jour, Noémie, en revenant de puiser de l'eau à la source du Grand-Morne, cassa une petite cruche de nacre, qui était, il est vrai, d'un assez grand prix.

— Vous êtes un enfant sans soin, lui dit sa tante avec une expression de colère furieuse. Je vous chasse de la maison, avec défense d'y rentrer jusqu'à ce que vous ayez rapporté une cruche aussi belle et aussi neuve que celle que vous avez cassée.

En vain Noémie pria et se mit aux genoux de sa cousine en la suppliant d'intercéder pour elle, rien n'y fit.

— Va-t-en, lui disait Dina ; ma mère a raison de te chasser. Va-t-en, et qu'on ne te revoie jamais par ici !

Noémie dut obéir.

La voilà donc qui s'en va seule et en larmes. Après deux heures de marche à travers la campagne, elle arrive près d'un cotonnier sous lequel était assise une vieille femme sans tête. Sans tête ! je suppose que cette apparition inattendue lui fit ouvrir de grands yeux, car la vieille femme, surprise de son air effaré, lui demanda :

— Eh bien ! ma petite, que voyez-vous ?

— Oh ! bonne mère, répondit Noémie, je ne vois rien d'étrange.

— Ces paroles respectueuses me disent que vous êtes une bonne fille, reprit la vieille. Allez donc, et qu'aucun mal ne vous advienne.

Noémie reprit sa marche, ayant toujours le cœur bien gros. Tout le long du chemin, elle murmurait des paroles de regret.

— Hélas ! disait-elle, que j'ai donc été maladroite de casser cette cruche de nacre ! Comment en retrouverai-je maintenant une aussi belle et aussi neuve ?

A peu de distance était un cocotier, et là encore une vieille femme sans plus de tête que la première. La même question fut adressée à Noémie, qui ne manqua pas de faire la même réponse, laquelle lui avait valu un si bon accueil.

— Allez, mon enfant, avait dit celle-ci, et que toutes sortes de prospérités vous accompagnent sur votre route.

Cependant la jeune fille continua son chemin. Elle commençait à se sentir faible de besoin lorsque, sous un arbre d'acajou, elle vit une troisième vieille ; mais, à sa grande stupéfaction, celle-ci avait une tête entre les deux épaules. Noémie s'arrêta et lui fit sa meilleure révérence. Les nègres ont toujours eu pour coutume de se saluer par des termes de parenté, ce qui passe parmi eux pour un signe de respect.

— Bonjour, mère-grand, dit l'orpheline.

— Bonjour, ma petite, répondit la vieille ; qu'avez-vous donc ? Vous ne paraissez pas très-bien, et je vois des larmes couler le long de vos joues. Pourquoi donc ça ?

— Mère-grand, il y a longtemps que je marche, et j'ai faim.

— Ma petite, vous voyez cette cabane, à vingt pas d'ici, derrière ce bouquet d'arbres ? Entrez-y en toute confiance. Sur un fourneau de tôle vous apercevrez un pot ; dans ce pot il y a du riz bouilli, prenez-le et

mangez-le. Il y a aussi un bloc de beurre excellent; coupez un morceau de pain dans la huche, étendez de ce beurre sur le pain, et mangez-le aussi. Mais si vous voyez un chat noir qui rôde dans la cabane, ayez soin de lui donner sa part.

Noémie se hâta de profiter de la permission. Pendant qu'elle s'approchait du fourneau, le chat noir ne manqua pas de venir, et fut servi le premier de sa portion de riz bouilli, de pain et de beurre, après quoi il s'en fut.

La jeune fille essuya ses larmes du coin de son tablier et mangea.

II

Noémie avait à peine fini son repas qu'une négresse richement habillée entra; c'était la maîtresse de la maison.

— Fort bien, mon enfant, lui dit-elle, comme vous avez été pleine de respect pour mon aïeule qui se tient là-bas, sous un arbre d'acajou, je suis très-contente. Ce n'est pas assez que d'avoir mangé sous mon toit, je veux que vous emportiez encore trois œufs de mon poulailler; mais ne prenez pas ceux qui parlent. Peut-être aussi trouverez-vous le chat noir; mais cette fois ne faites plus attention à lui.

L'orpheline s'inclina, comme pour remercier, et s'en alla tout droit au poulailler.

Par malheur, tous les œufs parlaient, ou du moins presque tous. Ils parlaient, parlaient comme auraient fait des pies-borgnes ou des perroquets, et quand Noémie entra dans le poulailler, il n'y eut pendant la jeune fille obéit à la lettre, et quoique les œufs bavards fussent les plus beaux et les plus gros, elle chercha si bien qu'à la fin elle en trouva trois petits, assez sales, mais qui ne soufflaient mot. La maîtresse de la maison dit alors adieu à Noémie.

— Retournez sans crainte, fit-elle, mon enfant; mais n'oubliez pas de casser un des œufs près de chacun des trois arbres sous lesquels vous avez rencontré une vieille ce matin.

L'orpheline ne manqua pas de faire comme on lui avait dit. Le premier

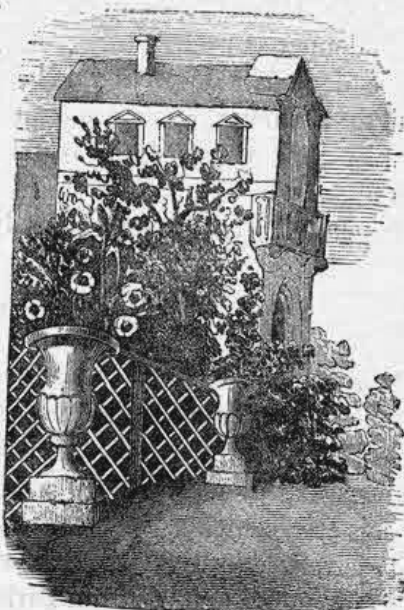


qu'un cri de : « Prenez-moi, mademoiselle, prenez-moi! prenez-moi! » qui partit de tous les paniers où les poules avaient pondu. Ce-

œuf produisit une cruche de nacre, exactement semblable à celle qu'elle avait brisée le matin; du second sortit une belle maison avec un beau champ de cannes à sucre, et du troisième un magnifique équipage à quatre chevaux, avec lequel elle retourna chez sa tante.

Figurez-vous, je vous prie, mes jeunes lecteurs, l'étonnement de sa cousine, lorsque, au bruit que faisaient les quatre chevaux en courant, elle aperçut Noémie, assise comme une reine, dans son beau carrosse.

— Tenez, ma tante, disait Noémie, voilà la cruche de nacre que vous m'avez envoyé chercher. Pendant ma promenade (car c'en était une) j'ai rencontré trois vieilles négresses qui ont fait de moi une grande



dame. Cela étant dit, elle retourna en triomphe à son habitation et à ses cannes à sucre. Tourmentée par l'envie, la tante ne perdit pas un moment pour envoyer sa fille à la recherche d'une semblable bonne fortune. Dina se mit donc en marche. Au bout de quelque temps elle trouva le cotonnier, et, sous son ombre, la vieille sans tête qui lui fit la même question qu'à Noémie.

— Eh bien ! ma petite, que voyez-vous ?

— Ce que je vois ? répondit-elle. Je vois une vieille femme sans tête.

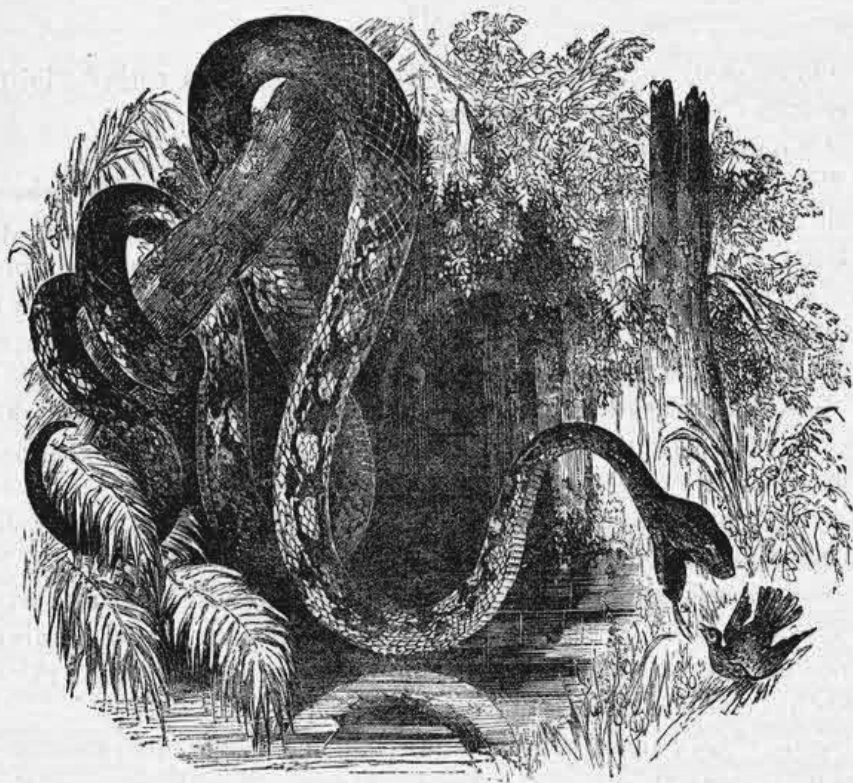
Or, cette réponse était doublement offensante. Elle était d'abord grossière, parce qu'elle rappelait à la vieille dame ce qui pouvait certes être considéré comme une défectuosité corporelle; ensuite elle était dangereuse pour la femme sans tête, parce que, si une pareille circonstance venait aux oreilles des blancs, cela pouvait lui causer du chagrin, les femmes ne marchant et ne parlant guère sans tête qu'avec le secours de la magie.

— Vous êtes une mauvaise fille, cria la vieille, vous êtes un mauvais cœur ! Mal vous arrivera !

Les choses n'allèrent pas mieux sous le cocotier et même sous l'acajou. Sous ce dernier arbre, quoiqu'elle vit la vieille qui avait sa tête, tout ce que la petite méchante put dire fut *bonjour* tout court, sans y ajouter mère-grand. Or, parmi les nègres, c'est presque un affront que de

parler à quelqu'un sans ajouter à son nom quelque terme comme maman, ma mère-grand, mon oncle ou mon cousin. Cependant, comme elle se plaignait d'avoir faim, la vieille négresse lui dit absolument comme à Noémie :

— Ma petite, vous voyez cette cabane, à vingt pas d'ici, derrière ce bouquet d'arbres ? Entrez-y en toute confiance. Sur un fourneau de tôle vous apercevrez un pot ; dans ce pot il y a du riz bouilli, prenez-le et mangez-le. Il y a aussi un bloc de beurre excellent ; coupez un morceau de pain dans la huche, étendez de ce beurre sur le pain et mangez-le aussi. Mais si vous voyez un chat noir qui rôde dans la cabane, ayez soin de lui donner sa part.



Dina se prépara, elle aussi, à mettre ces paroles à profit ; mais elle oublia totalement la recommandation. Cependant, la maîtresse de la maison étant entrée au moment où elle achevait son repas, elle ne se fit aucun scrupule de lui dire qu'elle avait fait manger le chat jusqu'à ce qu'il n'en voulût plus. La négresse parut avaler le mensonge sans sour-

ciller, et envoya la petite menteuse au poulailler chercher trois œufs comme elle y avait envoyé sa cousine; mais elle eut beau lui répéter deux fois de ne pas prendre les œufs parlants, la petite obstinée s'imagina que ceux-ci n'en étaient que plus précieux. Elle choisit donc les trois qui parlaient le plus haut et le plus vite de tous ceux que les poules avaient pondus ce jour-là; puis, de peur que leur bavardage ne trahît sa désobéissance, elle se garda bien de repasser par la cabane, et s'en retourna tout droit au logis.

— J'emporte trois œufs qui parlent, répétait-elle à chaque pas; je vais être encore plus grande dame que Noémie.

III

Dina n'était encore que près de l'acajou lorsque la curiosité lui fit casser un des œufs contre une pierre du chemin.

A son grand désappointement l'œuf se trouva vide.

Hélas ! plutôt à Dieu que le second eût été vide aussi; car, en le brisant contre terre, elle en fit sortir un énorme serpent jaune qui se dressa sur elle avec d'horribles sifflements. La pauvre fille se mit à courir de toutes ses forces. Un bambou arraché se trouvait sur son chemin, elle le heurte du pied et tombe. Dans sa chute, le troisième œuf se casse. Aussitôt la vieille femme sans tête du cotonnier en sort et lui dit :

— Si vous m'aviez traitée civilement, si vous m'aviez dit la vérité, vous auriez obtenu les mêmes dons que votre cousine Noémie; mais vous avez été impolie vis-à-vis de moi; vous avez dit des mensonges en affirmant que vous aviez donné une part de riz bouilli au chat noir, ce qui n'était pas; mais vous vous êtes enfuie du poulailler sans remercier celle qui vous faisait présent d'un repas et de trois œufs. N'attendez donc ni cruche de naere, ni carrosse attelé de quatre chevaux, ni belle maison entourée de champs de cannes à sucre. En retournant chez votre mère, vous n'emporterez au logis que ces coquilles d'œufs.

Là-dessus, la vieille négresse, qui était une magicienne, monta en croupe sur le serpent jaune, galoppa avec une incroyable vitesse, et l'on put la perdre de vue; mais après elle une voix étrange murmurait :

— Jeune fille, jeune fille ! tu as montré que tu avais mauvais cœur en chassant ta cousine qui n'avait plus de mère, tu n'as pas été respectueuse pour la vieillesse, tu as menti à celle qui te recevait sous son toit, reçois donc le châtement que tu as mérité !!!